



## ANTOINE CANIONI

TUÉ LE 20 SEPTEMBRE 1914, A CONFRÉCOURT (AISNE)

*Promotion 1906. — Sciences.*

Antoine Canioni était né à Lyon le 14 septembre 1883, mais sa famille était originaire de Corse, et la « Très belle » était sa vraie patrie. Les siens habitent encore à Olmi-Capella, sur le versant nord de la splendide vallée de la Tartagine. Il aurait été surprenant qu'Antoine Canioni n'eût pas l'amour passionné de ce coin de terre. « Je le vois encore, écrit son camarade Lévy, nous contant avec une verve éblouissante le charme de la Corse. Nous croyions pénétrer avec lui dans le maquis, en respirer les fortes odeurs et vivre la vie des gens de là-bas. » — « Il grandit, écrit son père, à Olmi-Capella, chef-lieu de canton de la Corse où ses parents tenaient hôtel-restaurant, et fut élève à l'école primaire. Quelle agréable surprise pour toute la famille, lorsque son maître vint nous annoncer un soir qu'Antoine, qui venait à peine d'avoir dix ans, était candidat au certificat d'études. »

La petite patrie s'est montrée généreuse envers l'enfant

qui lui faisait honneur. Quand, après son passage à l'École normale de Nice et une quatrième année à Lyon, il entra à Saint-Cloud en 1906, la commune d'Oلمي-Capella lui accorda une bourse suffisante pour que sa condition d'externe ne lui fût point pénible. Canioni était un jeune homme court et fort, large d'épaules, respirant la santé. « Ceux d'entre nous qui l'ont connu, écrit encore son camarade, se souviennent de sa physionomie franche, ouverte, toujours souriante. Qu'il parlât musique, littérature, politique ou mathématiques, il avait toujours le même accent joyeux et convaincu d'un brave garçon, heureux de vivre et de penser fortement. Spirituel, ayant dans son langage un léger accent qui ajoutait à la saveur de ses réparties, il était aimé de tous et tous nous recherchions ses avis marqués du plus solide bon sens. »

Muni du professorat (sciences) et du certificat d'aptitude à l'enseignement du travail manuel, il fut nommé en 1908 professeur à l'École normale de Montbrison. En 1910, il passa à l'École normale d'Albertville, et l'un de ses frères vint l'y rejoindre comme élève. Dès ce moment il se voua à l'éducation de ses cadets, et sa mort fut pour eux une lourde perte. Entre temps il suivit les cours de la Faculté de Lyon, en vue de préparer une agrégation ; il avait déjà le certificat de mathématiques générales quand la guerre éclata.

L'ordre de mobilisation le toucha le 3 août 1914, et ne le prit pas au dépourvu. Il y avait dans sa famille une assez longue tradition de bravoure pour que l'idée d'aller un jour à la bataille lui fût familière. « Il ne cessait d'admirer, écrit son frère, la médaille de Sainte-Hélène attribuée à son arrière-grand-père et placée dans un simple coffret, à côté de la médaille de 1859 attribuée à son oncle Joseph, tué à l'ennemi pendant la guerre d'Italie, et dont le nom est inscrit sur le monument des héros de Magenta. Souvent aussi il relisait les dernières et touchantes lettres de son oncle Ambroise, sergent, tué au combat de Beaune-la-Rolande et enterré au petit village de Mézières (Loiret),

dans la même fosse que son capitaine Dupeyron et son lieutenant Varnier. Comme son cœur battit d'orgueil lorsqu'il apprit pour la première fois que cet oncle prématurément enlevé avait été un brave et que son nom était inscrit à Nuits sur le monument des légionnaires ! »

La même lettre nous donne le récit émouvant de son départ. « Au moment de quitter la famille pour rejoindre le dépôt, il fit appeler dans sa chambre son frère Joseph, alors élève-maître, avec lequel il eut un entretien très bref, mais très impressionnant. Ayant peut-être à ce moment une vision très nette du sacrifice qui l'attendait, il dit à son frère : « S'il « m'arrive un petit malheur, tu chasseras les idées noires aux « parents et tu veilleras sur tes jeunes frères comme je l'ai « fait pour toi. » Il y eut alors un grand silence : Antoine contenait son émotion. Puis les préparatifs reprirent leur train. Cependant l'heure de la séparation est venue. Antoine, dans son uniforme de lieutenant, fait ses adieux. En ce moment suprême, sa mère, rassemblant toute son énergie et montrant du doigt l'horizon qui voile les côtes de France : « Va, mon « fils, dit-elle, sois courageux. » Antoine sourit, chassa une larme qui perlait sur sa joue, puis il partit pour obéir à sa mère, il partit aussi pour venger ses aînés. »

Antoine Canioni, qui avait fait son service militaire avant son entrée à Saint-Cloud, était officier de réserve et rejoignit comme sous-lieutenant le 216<sup>e</sup> d'infanterie. De sa vie pendant la guerre, nous ne savons rien. Sa carrière fut si courte qu'il n'eut pas le temps d'écrire aux siens, et les seuls témoignages que nous possédions sur ses derniers jours sont l'Historique du 216<sup>e</sup> d'infanterie et la lettre d'un soldat de sa section. Ils ne laissent aucun doute sur la grandeur dramatique de sa fin. A ce moment la victoire de la Marne achevait d'épuiser ses effets, les Allemands voulaient se fixer sur la ligne de l'Aisne et leur résistance se faisait furieuse.

« Le 12 septembre, lit-on dans l'Historique, le 216<sup>e</sup> franchit l'Aisne. Il s'accroche sur les pentes des plateaux d'où il essaie de déboucher, les 12, 13 et 14 septembre. Le

Boche ne veut plus céder de terrain, et les obus de 150 recommencent leur musique infernale. Le régiment épuisé commence à creuser des tranchées.

« C'est alors que le 20 septembre, encore en pleine nuit, se déclenche une violente attaque allemande. Des groupes compacts d'ennemis refoulent les éléments avancés du 216<sup>e</sup> surpris. La lutte est chaude. Un jour triste et brumeux se lève et montre des scènes d'une violence inouïe... Enfin le 216<sup>e</sup>, par son énergie et sa ténacité, reste maître du terrain. Cette chaude journée nous aura coûté des pertes très sensibles : quatre officiers sont tués, le lieutenant-colonel est blessé, le 6<sup>e</sup> bataillon y gagnera une citation à l'ordre de l'armée. »

Antoine Canioni, dans cette lutte, se battait à la ferme de Confrécourt, près de Berny-Rivière (Aisne). La lettre d'un de ses soldats nous apporte un témoignage précieux sur ses derniers instants. « Si le lieutenant Canioni est mort, c'est la bonté et le dévouement qu'il avait pour nous qui en sont la cause. Il avait tellement peur de nous exposer qu'il voulait toujours, avant, se rendre compte lui-même si l'ennemi n'était pas aux environs. Un jour qu'il était avec nous dans une tranchée, il voulut sortir pour inspecter les lieux. Il prit sa lorgnette et la porta à ses yeux. On lui criait : « Couchez-vous, lieutenant ! » Mais il fut frappé d'une balle à la tête, et il tomba. »

La croix de guerre avec palme vint récompenser son courage, mais la famille ne possède pas le texte de la citation.

Son corps repose dans le cimetière C de Confrécourt, à Berny-Rivière (Aisne).

G. G.

---